

Hommage à mon arrière grand père maternel, René Dana

« Ton arrière-grand-père nous a appris à rêver »

Renée Hatem (ma mère et sa petite-fille)



Mon arrière-grand-père
René Dana

Depuis ma petite enfance, j'ai fréquenté plusieurs fratries de cousins : Les V., trois frères et une sœur avec lesquels je jouais souvent quand j'étais gamin, devenus aujourd'hui chercheur, urbaniste, informaticien, architecte ; Les R. deux sœurs et un frère un peu plus âgés que moi, et qui après m'avoir gardé lorsque j'étais bébé, sont tous aujourd'hui des médecins installés ; les C., également mes aînés de quelques années, qui m'initièrent dans les années 1970 aux subtilités idéologiques du trotskysme avant de devenir, elle une avocate, et lui un journaliste connus ; ma cousine germaine N., installée à Strasbourg, où elle joue un rôle éminent dans la circulation des trains ; d'autres encore, un peu moins présents dans ma vie, comme les G., commerçants et entrepreneurs fortunés, les P., dont certains si doués pour la musique, ou encore les D., que je connais à peine et qui sont les seuls de la famille à avoir quitté la France pour émigrer en Israël.

Pendant les cinquante premières années de mon existence, je n'avais pas établi de lien très clair entre ces différentes parties de ma famille. Ce n'est que très récemment, à l'occasion du recueil des mémoires de ma mère, que j'ai compris ce qui les unissait. Tous sont en effet issus des fratries de mon arrière grand-père et de mon arrière-grand-mère maternels.

C'est la mémoire de Rebecca Dana, née Piperno, surnommée par moi « Mamie Nice »¹, et surtout de René Dana, le « Bon-papa Nice » de mon enfance, que je voudrais évoquer dans ce texte. Mais parler de mon arrière-grand-père, c'est aussi évoquer l'ensemble de la famille Dana, une fratrie de juifs tunisiens arrivés à Nice à l'aube du XX^{ème} siècle.



Mon arrière-grand mère
Rebecca Dana, née Piperno

Les origines de la famille Dana

Sur la vie de cette famille en Afrique du nord avant la naissance de mon arrière-grand-père, je ne sais pas grand-chose. Seule émerge de ce quasi-néant la figure d'un illustre aïeul, auréolé d'une légende tragique, répondant au nom étrange de Baba Kiki. Écoutons ma mère m'en parler² : « *J'ai toujours été bercée dans mon enfance, dans les récits de ta grand-mère, de ses sœurs et de ma Tante Sarah, par ce légendaire et crépusculaire Baba Kiki, à la fois protecteur et légèrement menaçant dans mon*

¹ Voir liste des surnoms familiaux en annexe.

² Dans la suite du texte, les guillemets signaleront, sauf indication contraire, des citations de ma mère.

imaginaire. Par recoupements, j'arrive à déterminer que c'était le grand-père de Bon-papa Nice, soit Samama (père de Menana, mon arrière grand'mère), soit Dana (père de Chalom, mon arrière-grand-père). La première hypothèse me paraît sinon la plus vraie du moins la plus commode, car elle permet de réajuster la légende à l'histoire et de réintroduire Baba Kiki avec plus de consistance et de réalité dans la saga familiale. »



« Ce nom de Baba Kiki jette une ombre tutélaire très moyen-orientale sur toute notre famille. Il avait dû naître plus ou moins au moment de la bataille de Waterloo, vers 1815 ou 1820. De quel fond de désert était-il arrivé, après quelle persécution et poussé par quel espoir ? En tout cas il était installé au XIXème siècle à Tunis avec ses enfants. Nous n'avons rien su de sa vie, mais nous avons beaucoup su de sa mort. »

Le souk de Tunis à la fin du XIXème siècle « Notre tante Sarah nous racontait toujours en effet l'histoire d'un grand-père assassiné, enterré dans le palais beylical et retrouvé des années plus tard à la suite de rêves prémonitoires. »

« Voici donc l'histoire telle que me la contait la tante Sarah : son grand-père Baba Kiki était diamantaire. Un jour, le bey de Tunis veut honorer une nouvelle femme qui doit faire partie de son harem. Il convoque Baba Kiki, et lui dit de réunir auprès de ses confrères les plus beaux gemmes possibles pour les lui présenter. Grand émoi parmi les diamantaires juifs qui tous confient à Baba Kiki les plus belles pierres de leur collection, toute leur fortune, et Baba Kiki va les présenter au Bey.



Le jardin du Bey de Tunis

« Il n'en n'est jamais revenu, ni lui, ni les pierres. »



Mon arrière-arrière grand-père Chalom Dana

« Quelques dizaines d'années après, sa fille Menana, dite Mimi, mon arrière-grand-mère, aurait fait des rêves étranges où son père lui apparaissait, disant qu'il était enterré sous un grand arbre du jardin du Bey. En 1880, elle serait allée trouver le général français commandant la place de Tunis pour le supplier de faire fouiller les lieux. Il lui aurait, bien sûr, fallu insister des jours et jours pour l'obtenir. Mais finalement, à l'endroit indiqué, on aurait retrouvé ses restes. »

L'un des gendres (ou l'un des fils) de ce Baba Kiki s'appelait Chalom Dana. Il appartenait, toujours selon la légende familiale, à une famille de Juifs pauvres du souk de Tunis. Étaient-ils pauvres parce leurs ancêtres diamantaires avaient été dépouillés par le Bey ou par une personne de son entourage ? Ou bien parce qu'il n'y avait en fait jamais eu aucun diamantaire dans la famille, l'histoire précédente n'étant qu'une légende ou une déformation des faits ? Ou bien n'étaient-ils pas si pauvres que cela, comme semble le suggérer la photo ci-dessus ? Je ne sais. Mais en tout cas,

Chalom Dana se marie, entre 1860 et 1870 avec une demoiselle Menana Samama, dont il aura six enfants : l'aîné René - mon arrière-grand-père - suivi de quatre autres frères (David, Elie, Benjamin et Samuel) et d'une sœur cadette, petit tardillon née 20 ans après son frère aîné, Sarah.

Jeunesse et mariage de mon arrière-grand-père

A Tunis, mon arrière grand-père, dont la langue maternelle, tout juif qu'il fût, était l'arabe, est alors doté d'une éducation relativement élaborée pour le milieu modeste dont il est issu : il va en effet prendre des cours à l'alliance française, tout gamin, vers le début des années 1880. Cela lui permettra de jouer le rôle d'interprète entre les troupes françaises - le protectorat vient d'être instauré en 1880 - et les populations locales. Il gardait un souvenir amusé de la pédagogie très particulière de l'Alliance, adaptée en quelque sorte aux coutumes locales.



La gare de Tunis sous le protectorat français

Ecoutons ma mère : « Pour lui faire apprendre le français, on lui montrait un objet, par exemple un porte-plume, qui se dit « manico » en arabe. Et pendant des heures, en se balançant, il psalmodiait « - Manico, porte-plume, porte-plume, manico » comme s'il apprenait une prière de la Bible ou du Coran. Beaucoup plus tard, un jour, j'avais fait une version latine un peu scolaire. Il l'a regardée et m'a dit : « -Tu as fait manico porte-plume. »

C'est grâce l'un de ses oncles maternels qu'il va pouvoir venir en France. Le frère aîné de sa mère Menana Samama, Sauveur, avait en effet réalisé une grosse fortune, sur l'origine de laquelle j'ai d'ailleurs recueilli plusieurs versions différentes. La première, racontée par ma mère, est la plus avouable et la plus glorieuse : il aurait été le premier à importer en Tunisie des colorants industriels, qui remplacèrent rapidement la pourpre naturelle tirée des coquillages ou de la seiche, utilisée jusque là pour teindre les vêtements. Selon une autre version, moins avouable, qui m'a été racontée par ma grand'mère, il aurait réalisé des transactions spéculatives sur des actions des mines de

phosphates de Tunisie, dont il se serait approprié à bon compte un gros paquet. Bien entendu, je préfère, pour l'honneur de la famille, ajouter foi à la première version. Mais peut-être, au fond, les deux sont-elles exactes ? Ou bien aucune d'entre elles ?



L'hôtel Bedford, à Beaulieu-sur-Mer

Quoiqu'il en soit, une fois sa fortune faite - il aurait en particulier possédé, au début du XXème siècle,

plusieurs beaux hôtels sur la côte d'Azur, comme l'hôtel Bedford à Beaulieu-sur-Mer - l'oncle Sauveur

montre une grande générosité envers sa famille, faisant venir en France l'aîné de ses neveux, mon arrière-grand père René, pour y faire ses études. Celui-ci y passe son baccalauréat, une distinction prestigieuse à l'époque, et comportant des épreuves difficiles, comme la composition en vers latins.

« C'est une épreuve qui ne figure même plus aujourd'hui à l'agrégation », aime à souligner ma mère. Il obtient également sa licence en droit.

Puis René Dana revient en Tunisie, une fois ses études terminées, auréolé d'un savoir considérable pour son milieu d'origine. Écoutons ma mère : « Quand il est rentré à Tunis, il y a eu comme une traînée de poudre : « - Dana est revenu de France et il sait le latin !! » C'était extraordinaire pour ces juifs maghrébins, qui ne savaient que parler l'arabe et lire l'hébreu. »



Mon arrière-grand-mère jeune

Il y épouse mon arrière-grand-mère, Rebecca Dana, Née Piperno. Écoutons encore une fois ma mère : « Mamie Nice, ton arrière-grand-mère maternelle, était née dans une famille de juifs aisés et assimilés venus de Constantinople, qui avaient perdu leur fortune et étaient venus s'installer à Tunis. C'est là que, vers 1895, une marieuse lui a fait rencontrer Bon-papa Nice. C'était alors un métier, d'être marieuse. »

« Il y a deux versions de cette rencontre. Bon-papa disait : « j'avais 22 ans, je devais me marier, mes parents ont contacté une marieuse qui a dit : « Il y a une jeune fille très bien de la famille Piperno qui coud, chante, etc. Si vous voulez la voir, on va dire à son père de la faire asseoir sur son balcon à telle heure ». A l'heure dite, il est passé, et il s'est dit : « Elle a l'air tellement malheureuse qu'il faut que je l'épouse ». La version de Bonne-maman est différente : « Ton grand père passait tous les jours devant la maison et me voyait sur le balcon, il est tombé amoureux de moi et il a demandé ma main ».

Mon arrière grand'mère : Mamie-Nice

Avant de continuer ce récit essentiellement consacré à mon arrière-grand-père, je voudrais dire quelques mots de son épouse, mon arrière-grand-mère, qui reste dans ma mémoire un personnage à la fois souriant, bienveillant et très effacé. Pour évoquer sa vie, elle que je n'ai connue que très âgée et alors que je n'étais moi-même qu'un très jeune enfant, je m'appuierai essentiellement sur le témoignage de ma mère :

« Je ne sais sur ma grand'mère que ce qu'elle même m'a raconté et un peu de ce que m'a raconté mon grand-père, mais je m'aperçois maintenant que tu me le demandes que personne dans tous ceux qui auraient pu le faire - son frère l'oncle Eliah, ses enfants - ne m'ont jamais parlé d'elle. C'était une femme très fine, très présente, et en même temps très effacée. Elle avait une devise qu'elle répétait toujours à ses petites filles, et dont, je pense, tu apprécieras la délicatesse et la perspicacité : « - il faut qu'une femme soit légère ». C'est-à-dire qu'elle ne pèse pas dans la vie de ceux qu'elle aime. Et c'est bien ainsi qu'elle s'est toujours comportée. »



Mon arrière-grand-mère en jeune mariée

« Cet effacement et cette volonté de légèreté proviennent peut-être de son enfance. Elle m'a raconté avec force détails ses jeunes années qui étaient presque celles d'un enfant martyr, en tout cas d'un enfant mal aimée. Sa mère l'avait réduite à l'intérieur de la maison, elle qui était l'aînée des filles, à

l'état de servante : même en plein hiver, elle lavait les carrelages (les sols des maisons à Tunis étaient carrelés) avec de l'eau très froide. Elle avait des engelures qu'on ne soignait pas, elle préparait le repas pour ses parents, ses frères et sœur et ne se mettait pas à table. Peut-être dans son souvenir exagérait-elle les brimades dont elle a souffert, mais ce n'était ni une mythomane ni une affabulatrice et je crois absolument tout ce qu'elle m'a dit. »



Mon arrière-grand-mère en femme mariée

« Son seul recours contre sa mère qui manifestement la détestait, n'était pas son père qui par lâcheté ou indifférence ne se mêlait pas de la défendre, mais son frère aîné Albert, pour lequel elle a gardé jusqu'à la fin de sa vie une reconnaissance presque religieuse. »

« Jeune fille, à en croire la seule photo que nous ayons gardée, elle devait être jolie. »

« On lui avait appris les bonnes manières, mais elle n'avait reçu pratiquement aucune instruction, sauf pour quelques arts d'agrément parce qu'elle était une fille et qu'il fallait un jour la marier, et aussi parce que cela donnait à ses parents une sorte d'alibi : ils ne l'ont pas envoyée à l'école, elle n'a pas appris à lire. C'est Bon-papa Nice, l'Educateur, qui l'a fait au début de leur mariage. Elle est d'ailleurs devenue ensuite une grande lectrice et je l'ai toujours vue un roman à la main. »

« Par contre, on lui avait appris la musique et, jeune, elle jouait d'un instrument charmant, la mandoline. Elle devait sûrement en jouer bien. Elle avait des mains bénies et tout ce qu'on fait avec les mains, elle savait le faire : couture, peinture, plomberie, broderie, raccommodage... Tout, tout, tout. Je me souviens que l'orchestre de Ray Ventura chantait une chanson qui commence par les mots : « avec un petit clou réparer la chaudière, il n'y a que chez nous qu'on sait si bien le faire. » Nous avons, nous les enfants, adopté cette chanson comme un hymne à la gloire de notre grand-mère, qui était manuellement l'ingéniosité même. Elle savait toujours comment les choses marchaient et comment faire pour les arranger quand elles ne marchaient plus. Je suis sûre qu'à l'heure actuelle, toute vieille eut-elle été, elle se serait mise tout de suite à l'informatique. »

« Mais revenons à ses vingt ans. Je t'ai déjà raconté la double histoire de ses fiançailles. Est-ce qu'elle a été heureuse ? Je pense qu'elle a dû se marier avec soulagement, sinon avec joie pour pouvoir partir de chez ses parents. Je ne sais pas si Bon-papa Nice était amoureux d'elle ou s'il l'a épousée par arrangement, mais une chose est sûre : il était bon et il avait beaucoup de respect pour tous ses proches. »



Mes arrière-grands-parents et leurs quatre enfants



Les quatre enfants Dana.

La seconde à partir de la gauche est ma grand'mère

« Elle ne m'a jamais rien raconté de sa vie de femme, sinon qu'elle me disait« - à vingt-huit ans, j'avais les quatre », un peu sur le ton dont elle aurait pu dire « - je suis sortie de prison.» Les quatre, c'est-à-dire ses quatre enfants, elle les a élevés, nourris, habillés de ses mains, malgré la pluie et le beau temps qui soufflaient alternativement sur les finances de son mari. Elle me racontait que, prévoyante et pessimiste dans les périodes fastes, elle mettait toujours un peu d'argent de côté en prévision des mauvais jours. Quand aux mauvais jours, il lui arrivait souvent d'aller gagner l'entrecôte le soir au poker, chez des cousines riches. »

« C'était une femme très coquette et fascinée par « la mode ». Je me souviens toujours, en pensant à elle, de cet adage : « - la futilité est une qualité indispensable à l'équilibre de l'esprit ». Ma grand'mère a souffert de la mort de ses enfants et de sa petite fille au-delà de toute expression. Mais je suis sûre qu'elle a survécu par l'intérêt enfantin qu'elle portait au fait de choisir une robe ou d'économiser pour s'acheter un manteau de fourrure. Cela la sortait, la distrait quelque temps de son affreuse douleur. Elle et Bon-papa Nice ont beaucoup souffert, mais de manières très différentes : lui exprimait sa douleur par des poèmes à la gloire de ses enfants morts. Je l'ai vu même, un soir où il n'en pouvait plus, se frapper la tête contre les murs en hurlant. Bonne-maman, par contre, restait prostrée dans son fauteuil sans rien dire, en pleurant sans bruit. »

« Elle avait prévenu ses filles qu'ayant élevé quatre enfants, elle ne s'occuperait pas de ses petits enfants. Elle n'a pas du tout tenu parole. Je me rappelle que je la considérais comme un refuge quand ma mère me grondait trop violemment. Alors, j'allais vers elle en sanglotant de manière très théâtrale en disant : « - Bonne-maman, Bonne-maman, protège-moi ». Mémé était assez nerveuse, très vive, m'attrapait les cheveux et les tirait. Cela ne me faisait pas mal car j'avais une grosse tignasse, mais c'était très spectaculaire. Il faut dire que j'étais assez insupportable. Mamie Nice s'est aussi beaucoup occupée de sa petite-fille Janine qui était une enfant souffreteuse. »



Mes arrière-grands-parents avec ma grand'mère (au milieu) et une cousine

« Bien que dépourvue de toute culture littéraire, elle avait le don des formules. Par exemple, elle m'appelait la fille du Négus à cause de mes cheveux. Quand ma sœur Huguette (9 ans) revenait du lycée en traînant par la main sa cousine Janine (6 ans), Mamie Nice les appelait « ralentir école ».

« Bon papa Nice était un rêveur et un lyrique. Mamie Nice était une résignée et une réaliste, pleine de bon sens et d'humour. Le jour des quatre-vingt-cinq ans de Bon Papa Nice, en 1955 (en fait, il était né en 1874, et, voulant voir fêter son centenaire par la ville de Nice, il s'était vieilli de 5 ans pour rapprocher l'échéance), Il disait : « - je peux vivre encore très longtemps, il y a des gens qui arrivent à 95, 100, 105 ans ! » Et ma grand-mère répondait du fond de sa cuisine : « - il y a des momies aussi ».



Ma mère et ma grand'mère avec mes arrière-grands-parents

« Je faisais beaucoup de couture avec Mamie-Nice. J'ai passé peut-être autant de temps avec elle qu'avec Bon papa Nice, mais à des choses qui ne laissent pas de souvenirs : aller chercher des tissus, des robes, aller faire des visites à des couturières, toutes futilités qui ne marquent pas l'esprit, alors que je me souviens très bien des heures que j'ai passées avec Bon papa Nice. »

Mais je ne t'en ai pas parlé par respect pour sa mémoire car elle considérait comme une véritable injure qu'on lui fasse des compliments à ce sujet. Elle se mettait très en colère quand Bon-papa Nice disait : « de toute notre vie (il avait alors plus de 90 ans) elle n'a jamais raté un plat. » Ce genre de félicitations la mettait en rage. »

« Je dois dire que ma grand'mère avait, outre ses qualités manuelles et son ingéniosité, un grand art de cuisinière.

« Elle était un peu féministe avant l'heure. Elle ne savait pas le formuler mais c'étaient des revendications d'égalité, de liberté. Par exemple, nous parlions d'une femme malheureuse en ménage, et bonne maman disait, au grand scandale de toute la famille : « - elle n'a qu'à plaquer son mari et divorcer ». Pour son époque et son milieu, c'était révolutionnaire. »

« En essayant de me rappeler ma grand-mère, je me rends compte que tous les gestes, toutes les décisions qu'elle prenait, étaient toujours frappés au coin de l'intelligence intuitive : par exemple décider de partir à telle époque pour fuir les Allemands... Un peu comme Bon-papa Paris, ton grand-père, avec lequel elle s'entendait très bien, comme avec tous ses gendres. »

La famille Dana en France

Installé à Tunis, le jeune couple Dana vit dans une certaine aisance. Mon arrière-grand-père, bien qu'il n'ait pas suivi d'études musicales, avait été nommé directeur de l'Opéra de Tunis. Il vit alors avec sa femme et ses trois premiers enfants dans une belle villa, servis par une domesticité nombreuse. Malheureusement, l'Opéra de Tunis fait un beau jour faillite et René Dana perd sa situation. Il est obligé de licencier ses domestiques et de quitter sa belle villa. Heureusement, son oncle Sauveur veille toujours et lui propose de venir s'installer en France, cette fois définitivement, avec sa famille et tous ses frères.



Vue de Nice dans les années 1930



La rue de Lépante à Nice aujourd'hui

Voilà donc mon arrière-grand-père, alors âgé d'un peu moins de 30 ans, débarquant à Nice au tout début du XXème siècle, avec sa femme et ses trois enfants, dont ma grand-mère Emilie, qui, née à Tunis en 1899, était alors être un bébé. Il fonde, en arrivant, une entreprise de bonneterie en gros, nommée *Dana Frères* et installée 23 rue Lépante, dans laquelle vont venir travailler tous ses autres frères, au fur et à mesure qu'ils arrivent en France à leur tour, accompagnés de leurs parents.

Les cinq frères Dana était, disait leur père Chalom, « *comme les cinq doigts de la main* ». Avant de poursuivre le récit de la vie de mes arrière-grands parents, je souhaiterais donner quelques détails sur la fratrie de mon « Bon-papa Nice », en commençant rapidement par ceux que je n'ai pas personnellement connus, pour terminer par l'évocation de deux figures très fortes de mon enfance : Tonton Sam et Tata Sarah.

L'oncle Benjamin avait épousé une jeune femme juive alsacienne d'un bon milieu, Cécile. Pour ce garçon aux capacités, paraît-il, modestes, c'était une chance inespérée, qui ne s'expliquait que par la pauvreté des parents de son épouse, incapables de proposer une dot comme cela se faisait à l'époque. La belle alsacienne pauvre avait donc dû accepter ce mariage sans amour avec un homme peu séduisant issu d'une famille d'immigration récente, mais doté d'une relativement bonne situation sociale.

Ma mère raconte : « *Benjamin était fiancé avec Cécile et il devait lui faire sa cour. Alors, sa mère lui faisait faire la sieste pour qu'il soit en forme quand elle arriverait à la maison, vers 5 heures du soir et qu'il ne s'endorme pas devant elle.* » Je ne sais pas s'ils ont été heureux, mais sa femme semble l'avoir poussé à s'éloigner quelque peu de la fratrie Dana. Ils ont eu deux enfants, et certains de leurs descendants sont aujourd'hui installés en Israël.



La promenade des anglais à Nice

L'oncle Elie est celui dont la destinée a été la plus tragique. Il n'était pas beau, paraît-il : il ressemblait un peu, d'après ma mère, à un gros bouledogue. Cela ne l'empêchait pas, cependant, d'être extrêmement gentil et affectueux. Il avait épousé une juive sépharade, Elvire, dont Il eut trois enfants. Il hébergeait sa mère Menana, recevant pour cela des autres frères et de sa sœur une pension qui apparemment, l'aidait aussi à vivre, car il n'était pas très fortuné. Cette branche de la famille subit une destinée tragique, puisqu'elle périt entièrement à la fin de l'année 1943, arrêtée, déportée et assassinée par les Nazis.

L'oncle David n'était pas aussi ouvert et cultivé que mon Bon-papa Nice, auquel l'oncle Sauveur Samama avait payé ses études car il était l'aîné. Il n'était pas, non plus apparemment, très doué pour les affaires, puisque tous les souvenirs de ma mère évoquent sa situation financière difficile : c'est lui, qui totalement dépourvu de ressources, fut par exemple hébergé juste après la Libération dans l'appartement de location habité pendant la guerre à Nice par mes grands-parents. Sa seule période de prospérité remonte à la fin des années 1930, où il possédait un garage, qui après avoir bien marché pendant quelques années, finit par faire faillite : il faut dire que l'oncle David ne connaissait rien à la mécanique !!

« L'oncle David était le seul Dana qui, avec ses 1m 65, n'avait pas l'air d'un gnome. Il était même assez bien de sa personne Il était marié à Régine B., une belle femme, fille d'un docteur. Elle venait d'une famille si bien assimilée qu'au XIXème siècle elle comptait déjà plusieurs médecins : des juifs du



Ma grand-tante Sarah jeune

Pape, pas comme les Dana et les Piperno qui étaient des immigrés. Régine B. était enceinte, de père inconnu, et il fallait qu'elle se marie d'urgence. On lui a trouvé David Dana, d'une famille récemment immigrée, heureux de s'allier à une famille bien intégrée. C'est comme ça que cette fille cultivée s'est mariée avec un juif tunisien sans grande éducation. Finalement, l'enfant est mort, et elle s'est mariée pour rien. Ils ont tout le temps traîné la dèche, sauf un court moment, lorsqu'ils ont eu un garage. Ils n'ont pas eu d'enfants. Ils sont morts tous les deux à la fin des années 1950. »

J'en viens maintenant aux trois membres de la fratrie Dana que j'ai connus : la tante Sarah, l'oncle Samuel et, bien sûr, mon arrière grand-père René Dana.

La tante Sarah était de très loin la cadette de la fratrie Dana. Plus jeune de vingt ans que son frère aîné René, elle avait été élevée, étant bébé, par sa belle sœur – ma future arrière-grand-mère. Quand je l'ai connue, elle ne devait donc pas encore avoir 70 ans, mais elle paraissait déjà une très vieille femme, avec un petit air de sorcière. Elle était de toute petite taille, très maigre, avec un corps décharné, très noueux, un visage émacié où deux yeux très clairs semblaient vous transpercer comme des vrilles ou des rayons laser quand elle vous regardait fixement. C'était une femme d'une intelligence aigüe, perçante.

Elle avait été la seule déportée de la famille à revenir des camps de concentration, pesant 25 kilos, en 1945,. Elle avait accepté à une ou deux reprises de me parler de sa vie à Auschwitz, de sa terreur vis-à-vis des gardes et des médecins de la Mort, de la manière dont elle s'était auto-immunisée contre le typhus en se forçant à boire chaque jour pendant l'hiver, l'eau gelée et légèrement contaminée d'un robinet qui l'été, laissait couler une eau massivement empoisonnée par le microbe. Mais jamais elle n'accepta que j'enregistre ces souvenirs.



Ma grand-tante Sarah en femme mariée

Chaque fois que je lui parlais ou plutôt que je l'écoutais parler, j'étais toujours saisi d'une sorte de respect pour le mélange d'autorité et d'intelligence qui émanait d'elle. Elle avait une façon particulière d'insister sur les mots qui lui paraissaient importants, en vous regardant fixement de son regard perçant, qui faisait que ceux-ci s'inscrivaient de manière très forte dans l'esprit de son

interlocuteur. C'est ainsi que j'ai gardé un souvenir extrêmement vif de la légende de notre aïeul Baba Kiki telle qu'elle me la contait.



Ma grand-tante Sarah après la guerre

Écoutons ma mère : *« Elle était généreuse, équilibrée, franche, volontaire, mais rien de tout cela ne la définit. Notre tante Sarah était un petit bloc d'intelligence à l'état pur. Elle n'était pas toujours très bienveillante, ni très belle : elle était toute petite mais elle menait à la baguette les quatre frères Dana : Elie, David, Sam et Benjamin. Seul René échappait à son emprise. »*

Quand j'étais enfant, elle tenait encore le grand magasin de tissus, au centre de Nice, qui l'avait fait vivre avant et après la guerre. Avec ses plafonds bas, ses coupons de tissus exposés sur de grandes tables, ses fenêtres à arcades d'où n'entraît qu'une faible lumière, ses vendeuses en habits noirs et cols de dentelles, cet établissement me semblait appartenir à un autre siècle.

Ma tante Sarah n'ayant pas d'enfant et ayant perdu son mari Gaston Dalsème dans les camps de concentration, avait reporté son affection sur ses neveux, nièces, petits-neveux et petites nièces – dont ma mère - qu'elle comblait assez généreusement de cadeaux, comme la belle robe à volants blanche offerte en 1935 pour sa bat-mistva (la communion juive des filles).

Samuel Dana, dit « Tonton Sam », était également, comme tous les Dana, un homme de petite taille. Mais il était bourré de talents et d'intelligence. Il avait, paraît-il, une magnifique voix de ténor. *« Il était assez laid, d'une laideur puissante, mais il n'a jamais connu aucun échec auprès des femmes - auxquelles il s'intéressait beaucoup - car il était plein de charme »*. C'était aussi un homme brillant, drôle et facétieux, parfois un peu original. Ma mère se souvient : *« le tonitruant Sam, c'était la débrouillardise et la fête. Il était drôle et imprévu. Je ne sais pas pourquoi, lorsqu'il téléphonait à mon cabinet d'avocat et que c'était ma consœur Nicole Milhaud qui répondait, au lieu de dire «- Allo ! », il poussait un « Cocorico » retentissant avec sa voix de stentor. Elle en garde encore un souvenir ahuri. Elle entendait « Cocorico » et elle me disait en riant : « - Je crois que c'est ton oncle Sam ». Visiblement, cela lui plaisait beaucoup. »*

Il était aussi d'une très grande débrouillardise. C'est toujours vers lui que l'on se tournait lorsqu'il fallait résoudre une difficulté matérielle, trouver un appartement, un hôtel ou une voiture. Il était le seul membre de la famille à posséder, avant-guerre, une automobile, et était connu dans tout le quartier comme « celui qui a l'auto. »

Il va sans dire qu'il était aussi d'une grande intelligence. Ma mère se souvient : *« Il avait une intuition des êtres tout à fait remarquable et il a fondé sa fortune sur ses intuitions psychologiques et commerciales. Par exemple, nous étions ensemble en vacances avec lui à Evian, et, dans le même hôtel, il y avait un monsieur très ennuyeux qui était seul et se collait toujours à nous. Mes parents essayaient de l'éviter. Mais Tonton Sam avait reniflé quelque chose. Et il acceptait des parties de cartes interminables avec l'ennuyeux personnage. En fait, ce monsieur était le directeur de plusieurs cliniques de la région sud de la France et l'oncle Sam a ainsi décroché un gros marché de draps pour les cliniques de Nice, de Marseille et de Toulon... »*

Enfin, si Tonton Samuel faisait souvent le pitre, il était aussi capable, en cas de besoin, de faire preuve d'une assez grande autorité. Ma mère se souvient d'une anecdote me concernant : « *Un jour, il t'invite à déjeuner, je ne sais pas pourquoi tu refuses de venir immédiatement à table comme on te demandait de le faire, et tu dis : « - attendez-moi, je ne suis pas prêt ». Il va alors te chercher, il t'assoit sur une chaise et dit d'un ton sans réplique « - Fabrice, maintenant tu vas manger ! ». Tu es resté sidéré de cette autorité car tu avais l'habitude lorsque tu émettais un vœux qu'il soit exaucé par tes trois parents déférents, Bon Papa, Mémé et Moi.»*

Veuf de son épouse Renée - qui était aussi la sœur de mon grand-père Léon Hatem - morte pendant la guerre d'un cancer, mon oncle Samuel a eu trois enfants et cinq petits-enfants, qui tous ont illustré ma famille par leurs talents et leurs réussites : chefs d'entreprise, médecins, polytechnicien, professeur.

« *Bon père de famille, comme son frère René, il entourait également ses neveux et nièces d'une grande affection. Très suffisamment secondé par ses propres enfants, il n'en avait pas moins engagé dans son magasin le fils de son frère Elie, le pauvre Charles (Chalom) Dana junior qui, sans un sou et sans métier, avait déjà, à 23 ans une femme et deux enfants. »*

Ma mère se souvient aussi de vacances passées avec lui à l'improviste, en 1961, lorsque j'étais un tout petit enfant juste opéré de l'appendicite : « *ton oncle Sam, qui s'investissait dans le travail de convalescence entrepris sur toi par toute la famille nous a emmenés, toi et moi, en voiture à Saint-Martin Vésubie où il avait retenu une chambre pour nous dans le meilleur hôtel. Arrivé là, comme il aimait beaucoup la montagne, la nature et les promenades, il est resté avec nous et a ensoleillé une partie du séjour par sa gaieté et son autorité agréables. »*

Portrait de mon arrière grand-père en entrepreneur imaginatif



Mon arrière-grand-père René Dana

J'en viens maintenant au personnage central de cette saga familiale : mon arrière grand-père René Dana, alias Bon-papa Nice. J'ai déjà dit quelques mots de son éducation et de sa culture, mais pas de son caractère.

Mes premiers souvenirs de mon arrière-grand-père datent de 1960, lorsque, allant vers ses 90 ans, il était déjà devenu un très vieil homme, marqué par les deuils, et se traînant en pantoufles de son lit à son fauteuil. Il était souvent un peu grognon, ce qui paraît-il avait toujours été le cas, surtout lorsqu'il perdait aux cartes, car il était mauvais joueur, pouvait s'emporter et avait un assez sale caractère. Mais si je l'avais connu 30 ou 40 ans plus tôt, j'aurais aussi pu mieux apprécier ses qualités d'entrepreneur, sa générosité et son sens de la famille.

Homme intelligent et habile en affaire, quoique parfois un peu trop rêveur paraît-il, Bon-papa-Nice avait à plusieurs reprises su gagner beaucoup d'argent. Mais il lui arrivait aussi de tout perdre, avant de se refaire quelques années plus tard en élaborant une nouvelle combinaison. Jusqu'en 1930, son commerce de bonneterie en gros de la rue de Lépante, qu'il dirigeait avec ses frères, lui avait rapporté beaucoup d'argent, lui permettant d'habiter dans de luxueux appartements, où il logeait plusieurs de ses enfants. « *Bon Papa Nice, ton arrière grand-père maternel, était un homme d'une*



La rue de la Buffa à Nice

grande intelligence, très cultivé, très entreprenant, et aussi sensible. Il disait qu'à sa table, il y devait toujours y avoir une fleur, une bougie et un pain ; la fleur pour la beauté, la bougie pour l'esprit, et le pain pour la vie. Et surtout c'était un grand imaginaire. Il montait des affaires mirobolantes et inattendues mais qui, trop ambitieuses ou trop en avance sur leur temps, se réduisaient et s'écroulaient. Il en recommençait alors une autre, gagnait à nouveau beaucoup d'argent et en distribuait à toute la famille jusqu'à ne plus avoir un sou à lui. Mais il nous a appris à rêver. »

« Il avait aussi la manie du déménagement. Il a habité successivement rue Lépante, rue de la Buffa, rue de Cronstadt, avenue Gambetta avenue du Parc Impérial. Et, quand il ne déménageait pas, il changeait la disposition des chambres à l'intérieur de l'appartement. »

Il faut dire que la fréquente variation de sa situation de fortune et de celle de ces enfants l'obligeait à de fréquents changements immobiliers et mobiliers. Jusqu'en 1930, son commerce de bonneterie en gros avait connu une assez grande prospérité. Mais la crise de 1930 avait entraîné, en quelques mois, la faillite et la séparation des quatre frères. René avait alors dû abandonner son bel appartement de la rue de la Buffa et avait alors ouvert, vers 1934, un grand magasin de confection, qui s'appelait « Chez Reb ». Mais le prêt-à-porter n'était pas encore, à l'époque, entré dans les mœurs. Mon arrière-grand-père ne réussit jamais à écouler les importants stocks de marchandise qu'il avait acheté dans l'enthousiasme initial, et le magasin dut, lui aussi, fermer ses portes après quelques années. Mes arrière grands parents s'installèrent alors rue Cronstadt dans un appartement très vaste mais très délabré où ils ont vécu à onze, réunis par la pénurie : six adultes et cinq enfants (Bon papa et Mamie Nice, plus toute la famille de deux de leurs filles, Maya et Emilie). Plus tard, pire encore, il leur fallu déménager vers un appartement exigu, situé cette fois dans un quartier très populaire, en haut de l'avenue Gambetta.



La rue de Cronstadt à Nice



Remontant une nouvelle fois la pente, jamais à court d'idée, Bon-papa-Nice ouvrit alors un cabinet de conseil juridique, nommé « PIC » (Protection Industrielle et Commerciale), où il travailla en tant qu'homme d'affaires avec son fils Sauveur, devenu avocat. En même temps, il partit s'installer dans un appartement plus correct quoiqu'assez modeste, situé Boulevard du Parc Impérial. C'est là qu'il allait passer les sombres heures de la guerre, puis celles de sa vieillesse, pour enfin y finir sa vie.

La guerre, l'édiction du statut des juifs par le gouvernement de Vichy, puis les occupations italienne et allemande, la grande persécution de septembre 1943 à août 1944, entraînent, entre autres conséquences beaucoup plus graves, l'étranglement progressif de la société PIC. Et pourtant, ma mère se souvient que même au cours de ces heures sombres, l'imagination commerciale de René



Mon grand-oncle Sauveur Dana

Dana continuait à fonctionner. Écoutons-la : « A l'époque, Bon papa Nice avait un grand projet pour toute la famille. On avait découvert une mine de bauxite dans l'arrière-pays. Il rêvait de devenir président de la société des bauxites du Var et il faisait le casting de l'équipe de direction : Ernest (son premier beau-fils, sans profession) directeur du personnel, Bon-Papa Paris (son second beau-fils, voyageur de commerce) directeur du service commercial, Edmond (son dernier beau-fils, architecte) ingénieur en chef. Les femmes aussi y travaillaient fictivement. Mais tout cela n'a jamais existé que dans l'imagination de notre grand-père. »

La mort en déportation de son fils Sauveur Dana, puis la venue de l'âge, feront que mon arrière-grand-père ne reprendra ses activités au sein du cabinet PIC que de manière très limitée après la guerre. Il passera donc, à partir de la fin des années cinquante, tout le reste de sa vie dans une situation de relative gêne matérielle, malgré l'aide de ses enfants et la maigre rente de dommages de guerre versée par le gouvernement allemand.

Un patriarche méditerranéen

L'une des causes des aller et venues spectaculaires de la fortune de mon arrière-grand-père tenait à la générosité dont il faisait preuve vis-à-vis de sa famille. En véritable patriarche méditerranéen, il a toujours soutenu ses enfants, les logeant, les entretenant, réglant leurs dettes quand cela était nécessaire. C'est ainsi qu'il accueillit chez lui, à plusieurs reprises ses filles Emilie, Maya et Tildi, leurs maris et leurs enfants lorsque la situation l'exigeait.

Or, l'un de ses gendres, le pauvre Ernest, mari de sa fille Tildi, par ailleurs un brave homme, très aimé de toute la famille, aurait été, si l'on en croit ma mère, une sorte de puits sans fonds au comportement financier extravagant : dilapidant son patrimoine, conduisant son propre commerce à la faillite, il contracta d'importantes dettes toujours réglées par mon arrière-grand-père, dont il aurait ainsi largement contribué à la ruine.



Ma grand-tante Tildi et son mari Ernest



**René Dana avec son fils
Sauveur**

René Dana était aussi, d'après les souvenirs de ma mère, un bon père et un excellent éducateur : *« Il était très proche de ses enfants. Il m'a beaucoup appris sur la bible et la mythologie. C'était un érudit en savoir hébraïque et en antiquité romaine. Quand je suis allée passer à Aix mes examens de première année de droit, en 1941, Bon Papa Nice, revivant la période de sa jeunesse à travers ses petits-enfants, m'a accompagnée. Il m'a trainée, fou de joie, dans tous les lieux qu'il avait fréquentés 60 ans plus tôt. »*

Mon arrière-grand-père avait aussi une grande rigidité de principes moraux, comme en témoigne l'anecdote suivante, survenue pendant la guerre : *« Madame D., notre voisine, était une jolie femme d'une quarantaine d'années, mariée avec un monsieur plus âgé qu'elle qui avait une belle situation à Dakar et n'avait pas pu rentrer en France après la prise de l'Afrique du Nord par les Américains, en 1942. Elle avait fait la connaissance d'un certain Gaston dont elle s'était éprise. On n'était pas trop scandalisé : c'était un peu normal à Nice. En plus monsieur D. n'était même pas prisonnier de guerre, alors... Mais Bon Papa Nice trouvait cela très immoral ; un jour à la table de famille, il dit à sa femme : « - Tu ne crois pas qu'en ma qualité de voisin j'ai le devoir d'intervenir et de lui faire une réflexion sur sa conduite ? ». Et Mamie Nice lui répond : « - Je crois qu'en ta qualité de voisin, tu as le devoir de te taire ».*

Ce côté un peu patriarcal » ou « chef de clan » se manifestait également au-delà des limites de la famille, puisque mon arrière-grand-père était également responsable avant guerre de la caisse de bienfaisance de la communauté juive de Nice, fonction relativement importante qui l'amenait à gérer des fonds très significatifs.

Vie familiale dans le Nice d'avant-guerre

Dans le Nice d'avant - guerre, la famille Dana - alliée à d'autres importantes familles, comme les Cassin et les Samama, par de multiples mariages, vivait une existence un peu intermédiaire entre celle d'une smala judéo-arabe d'Afrique du nord et celle de la petite-bourgeoise française. Du côté nord-africain, ma famille avait conservé l'extrême importance accordée à la pratique religieuse, la vie communautaire au quotidien, les mariages arrangés (du moins jusqu'au début des années 1920), la solidarité plus ou moins obligée entre membres du clan ; du côté français, mue par un profond désir d'assimilation, elle avait acquis la tenue voire l'élégance vestimentaire, la bonne maîtrise de la langue et parfois même de la culture française, le patriotisme actif, l'intégration économique.



La synagogue de Nice



**Mon arrière-arrière-grand-mère
Menana Dana**

Une anecdote racontée par ma mère résume ce va-et-vient entre intégration et persistance des coutumes maghrébines au sein de la famille Dana : *« la mère de Bon-papa Nice, Menana Samama, était très dégourdie. En arrivant en France, elle parlait petit nègre, mais elle a quand même tenu à aller elle même au lycée de jeunes filles de Nice pour y faire inscrire ses petites filles. A un moment donné, son mari l'énervait, car elle était mieux assimilée que lui à la vie française. Elle en a eu tellement assez qu'elle est allée à Tunis pour lui trouver une autre femme plus jeune. Mais il est mort entretemps, et la seconde femme n'est jamais arrivée »*

Il faut imaginer ce qu'était la vie collective de ces 30 à 40 personnes qui constituaient le « clan » ou la « smala » Dana-Samama : cérémonies religieuses à la synagogue - pas question, bien sur, de manquer un office du Shabbat -, mariages, dimanches et soirées passés à jouer au cartes, fêtes familiales. Écoutons ma mère : *« J'ai eu, enfant, une vie agréable : synagogue, fêtes, sorties et vacances ensemble, réunions chez mon arrière grand-mère, la mère de Bon-papa Nice, Menana que nous appelions Mimi. On se transportait en smala les uns chez les autres. Les soirs de Pâques, nous étions 39 réunis pour le Seder chez mon arrière grand-mère. Les femmes venaient deux jours à l'avance pour préparer les gâteaux, les salades. C'était la fête. Cuisine de pauvres, viande mijotée. Pas de viande riche que l'on met à la broche. Mais à ce moment là, il ne s'agissait pas de rater une prière. Chaque homme disait un verset de la bible à son tour. On était tous ensemble. »*

« On était très religieux et très conventionnels. Il fallait porter une robe neuve, surtout à Pâques. Ma tante Tildi avait les cheveux plats car elle avait eu la typhoïde étant enfant. Alors elle se mettait des bigoudis pour être bien coiffée pour aller à la synagogue, car pour nous, être bien coiffé, cela signifiait bien entendu avoir les cheveux bouclés. Mais elle le faisait pendant le shabbat avec des morceaux de papier déchiré, et son père, Bon Papa était indigné, car c'était un péché mortel. On était naïfs à cette époque. La guerre nous a fait changer la vision de l'importance relative des choses. Cela a été si abominable !! »

Né beaucoup plus tard, arrivé à l'âge d'enfant dans les années 1960, à un moment où la smala Dana n'était plus que l'ombre d'elle-même, je n'ai pas personnellement le souvenir d'avoir assisté à l'une de ces grandes fêtes religieuses familiales à Nice. Par contre, je me souviens très bien de ces après-midi dans l'appartement du boulevard du Parc impérial où une quinzaine de personnes - toutes très vieilles et qui le paraissaient d'autant plus que je les voyais à travers les yeux d'un tout petit garçon - restaient assises pendant des heures, serrées les unes contre les autres le long de la table rectangulaire du minuscule salon, pour se livrer à d'interminables parties de rami. Je me souviens



**Une partie de cartes familiale.
Au fond, mes arrière-grands-parents.
De dos, mon grand-père Léon Hatem**

aussi de quelques colères de mon arrière-grand-père lorsqu'il perdait une partie de jacquet, faisant tinter violemment le bruit mat des jetons de bois contre la caisse du jeu pour manifester sa colère. J'ai appris récemment, par la bouche de ma mère, que ce que j'avais alors pris pour une colère de vieillard avait en fait toujours été l'une des caractéristiques de mon « Bon-papa Nice », qui fut toujours à la fois un patriarche extrêmement généreux et un très mauvais perdant au jeu.

La tragédie de la guerre



Mais bientôt, les horreurs de la guerre vont mettre fin à cette vie familiale heureuse. Comme à son habitude, mon arrière-grand-père ouvre toutes grandes les portes de son appartement à la famille Hatem, réfugiée à Nice en octobre 1940. Ils vont vivre ensemble les heures sombres de l'occupation, époque dont ma mère, alors adolescente, garde un très vif souvenir. *« Dans notre famille, nous avons très vite détesté le Maréchal Pétain. Je me rappelle qu'il avait fait un grand discours, à peu près au même moment que l'appel du 18 juin. Il avait dit : « - j'ai décidé de faire don de ma personne à la France pour atténuer son malheur ». Mon grand père qui avait déjà près de 70 ans, avait dit en l'écoutant : « - Il n'y a aucun dynamisme là-dedans, c'est le discours d'un vieillard. »*

Jusqu'en 1942, c'est le gouvernement Pétain, la zone libre, les rationnements, le statut des Juifs qui leur interdit à peu près toute activité professionnelle à part celle de commerçant. Encore les entreprises des Juifs sont-elles dirigées par des administrateurs « aryens » plus occupés à dépouiller leurs victimes qu'à assurer la bonne marche de l'entreprise. Mon arrière-grand-père continue cependant son activité au sein du Cabinet PIC avec son fils Sauveur.

L'occupation italienne de Novembre 1942 à Septembre 1943 marque une dégradation supplémentaire dans le statut des Juifs niçois, et dans la situation déjà précaire de ma famille, qui reste toutefois encore supportable. Certains de ses membres sont même arrêtés, internés, mais sont heureusement souvent ensuite relâchés.



L'occupation Italienne à Nice

C'est à la fin de cette période, juste avant la demande d'armistice par le gouvernement Badoglio qui vient de renverser Mussolini, qu'intervient la première tragédie : l'arrestation de mon grand-oncle Sauveur Dana. Ma mère m'a raconté la manière dont les choses se sont passées et le concours de circonstances tragiques qui ont envoyé cet homme à la mort : *« Mon oncle Sauveur a été arrêté dans des conditions épouvantables. Il était recherché par l'Ovra, la Gestapo italienne, comme résistant. Les italiens sont allés au cabinet PIC, et ne le trouvant pas, ont arrêté Bon-papa Nice. Ils l'ont amené à l'hôtel Victoria, siège de l'Ovra, en haut de Cimiez. Et puis finalement, ils l'ont relâché, et un officier a dit à Bon papa : « - Dites à votre fils de venir, c'est uniquement pour l'interroger, je vous en donne ma parole d'honneur ».*



Soldat italien sur la promenade des Anglais

« Bon papa a organisé une réunion de famille avec Sauveur, Maya et Olga, la femme de Sauveur, pour décider si Sauveur devait se présenter ou pas. C'est Sauveur qui a voulu y aller. Comme son beau-frère Ernest avait été libéré par les italiens, qui l'avaient auparavant arrêté et interné quelques mois au camp de Modane, et que l'officier avait donné sa parole, ils ont pensé qu'il n'y avait pas beaucoup de danger. Mais les Italiens ont envoyé Sauveur au camp de Modane. Le train qui le transportait remontait vers le nord au moment où les Italiens ont demandé l'armistice. Une colonne allemande descendait et a capturé le convoi. A Modane, devant l'avancée des Allemands, les Italiens ont relâché tous leurs prisonniers du camp en leur disant : « - Partez, partez vite ». Mais le pauvre Sauveur a été pris par les Allemands dans le train. Ceux-ci ont envoyé les prisonniers en camps de concentration et leurs gardiens italiens sur le front russe. »

« Sauveur a eu le temps d'écrire un mot pour Bon Papa Nice en disant : « - nous sommes pris en charge par les troupes militaires allemandes, qui nous emmènent. Occupez-vous de ma femme et de mes enfants ». Ce mot a dû être jeté par la fenêtre du train et ramassé par des gens qui nous l'ont fait parvenir. Cela arrivait parfois. »

Immédiatement après, commence, avec l'occupation allemande, la grande tragédie. Les Allemands, aidés par la milice française de Darnand, se mettent immédiatement à traquer les Juifs. On apprend de nouvelles arrestations tous les jours. En deux mois, entre octobre et novembre 1943, plusieurs membre des fratries Dana et Samama sont arrêtés et déportés. Un des frères de mon arrière-grand père, Elie, est arrêté avec sa femme, ses deux filles, son fils, sa bru et leurs deux enfants en bas âge. Elie meurt d'une crise cardiaque en rentrant au siège de la Gestapo, l'hôtel Excelsior. Aucun des autres ne reviendra de déportation. Pendant ce temps, à Toulouse, l'oncle Samuel se tire par miracle des griffes de la Gestapo en prétendant être musulman.



L'occupation allemande à Nice



Ma grand-tante Tildi et sa fille Janine

Devant le danger croissant, mon arrière-grand père et son épouse décident d'aller se cacher avec leur fille Tildi, son mari Ernest et la petite Janine chez une paysanne de Saint-Laurent-du Var, qui les maltraite et les humilie. Mais la plus grande tragédie se produit le 10 novembre 1943. Écoutons encore ma mère : « le 10 novembre 1943, Ernest était un peu malade et a voulu aller chez notre médecin, un condisciple de notre oncle Sauveur. Ils sont allés à Nice tous les trois, et au moment où ils sont sortis de chez le docteur Moricet, l'alerte sonne. On n'avait pas le droit d'être

dans la rue pendant l'alerte. Le docteur Moricet leur a dit de rester dans son cabinet lui jusqu'à la fin de l'alerte, mais Ernest a voulu rentrer chez lui. Et en sortant de chez le docteur, ils ont été raflés tous les trois avec leur fille Janine qu'ils avaient simplement amenée pour lui faire faire une promenade, pour lui faire prendre l'air. Alors Janine a commencé à pleurer et les Allemands ont tout de suite compris qu'ils étaient Juifs. »

« Ernest croyait qu'il n'allait pas être arrêté, car il était ancien combattant. Olga, la femme de Sauveur est allée à l'hôtel Excelsior pour supplier qu'on lui rende au moins Janine. Le lendemain matin, ta grand-mère était en train de repasser. Bon-papa Nice arrive et demande : « - Et Tildi ? ». Maman dit : « - Elle n'est pas là », On est allé voir s'ils étaient dans leur maison de Nice, mais ils n'y étaient pas, et le docteur Moricet a téléphoné pour dire qu'ils avaient été arrêtés après être sortis de chez lui. ».

Quelques semaines après l'arrestation de leur fille, la situation devient tellement intenable que mes arrière-grands-parents décident de partir pour Monte-Carlo, plus sûr car non occupé par les Allemands, et où sont déjà réfugiés mes grands-parents et leurs deux filles. Ils sont relativement bien accueillis par une famille monégasque et passent là le reste de la guerre.

A partir de là, ils vont attendre pendant presque un an des nouvelles de leurs enfants et des autres membres déportés de la famille. Malgré l'existence de certaines rumeurs, personne ne pouvait concevoir à l'époque que le projet allemand était l'extermination des Juifs. Même la découverte par les américains des premiers camps de concentration en janvier 1945 ne permettait de supposer l'ampleur de la tragédie. On pensait que les déportés avaient été envoyés dans les camps de travail et qu'ils reviendraient une fois la guerre finie. Mais lorsqu'après la capitulation de mai 1945, les prisonniers ont commencé à revenir massivement, on s'est rapidement aperçu qu'il n'y avait que peu de Juifs parmi eux. Ma famille s'est alors cramponnée à un autre espoir : comme les camps où avaient été envoyés les Juifs étaient situés très à l'est, on pensait que ceux-ci avaient été libérés par les russes qui ne pouvaient pas encore les renvoyer chez eux.



Tout le monde, cependant, devenait de plus en plus inquiet. Chacun ruminait son angoisse et se laissait parfois aller à de noirs pressentiments. Mon arrière-grand-père passait son temps à relire le journal publié le jour de l'arrestation de son fils Sauveur, comme s'il espérait y trouver une nouvelle information sur le sort de celui-ci.



Mon arrière-grand-tante Sarah après la guerre

C'est seulement vers la fin de l'été 1945 que l'étendue de la tragédie a été comprise. D'abord par le retour de ma grande tante Sarah, seule rescapée des camps de la mort sur les 19 membres de la famille déportés. Celle-ci, effectivement libérée et gardée quelques temps par les Russes, commença à raconter l'horreur des camps de concentration, et plus particulièrement d'Auschwitz où elle avait passé un an et demi. Quelques semaines plus tard, une exposition à la Mairie de Paris révélait les terribles secrets du système concentrationnaire et exterminatoire nazi. Le doute devenait impossible : tous les membres de la famille déportés, qui n'étaient pas encore revenus, avaient été assassinés, sans doute au moment de leur arrivée dans les camps. Et, aux premiers rangs

de ceux-ci, deux des enfants de mon arrière-grand-père, Sauveur et Tildi, avec sa fille Janine. On tenta encore quelques temps de bercer d'espoirs de plus en plus improbables mon arrière-grand-mère, mais, bientôt, même elle dut accepter la terrible réalité.

Ma mère se souvient de poignantes scènes de désespoir : « *La maison du Parc Impérial était triste. Mamie Nice passait son temps à repasser, rependre et dépendre les vêtements de Tildi, Sauveur et Ernest et à pleurer, à tel point qu'on lui a enlevé les vêtements. Bon papa Nice lisait toujours le même journal du jour de l'arrestation de Sauveur comme pour voir s'il allait trouver de nouvelles informations sur son fils. Il racontait qu'il avait vu un jour dans l'encadrement de la salle à manger sa fille Tildi, d'une taille anormale, et qui criait « - papa ! ».*



Mes arrière-grands parents lors d'une cérémonie en mémoire de leur fils Sauveur. A gauche, ma grand-tante Maya. Au fond, Tata Sarah et ma mère

Une triste vieillesse

J'ai retrouvé une photo où l'on voit mes arrière-grands parents, des années plus tard, au bas de leur appartement de l'avenue du Parc Impérial, assistant à une cérémonie en mémoire de leur fils, décoré de la Légion d'honneur à titre posthume pour faits de résistance. Le père est très grave, la mère visiblement en larmes.

C'est dans cet appartement de l'avenue du Parc impérial qu'ils vont passer le reste de leur vie. Une vie forcément bien triste. Ils sont bien seuls maintenant, deux de leurs enfants sont morts au loin, seule leur fille Maya, habite encore Nice. Ils n'ont pas beaucoup d'argent, et doivent faire appel à plusieurs reprises à la générosité de leurs descendants.

« Après la Libération, Bon papa Nice a commencé à travailler un peu, mais avec tous ces malheurs... En 1947, il avait 73 ans, il a gagné un peu d'argent, il avait un cabinet de contentieux, mais il avait perdu trop de clients il était trop vieux. Et puis c'était le cabinet où il avait travaillé avec son fils



Une autre photo de la même cérémonie

Sauveur, il était très malheureux. Ils ont eu une bien triste vieillesse avec la mort de ces enfants et petits-enfants. Ils ont touché un peu de dommages de guerre, mais avant que les pensions se mettent en place, on envoyait chacun un peu d'argent pour qu'ils puissent vivre. »

« La plus gentille avec eux était ta tante Huguette. Moi, j'ai un remord vis-à-vis d'eux. Une fois, dans les années 1960, ils étaient très fauchés et ils avaient besoin d'argent. Mémé leur a dit : « - Renée peut vous prêter

300 francs », car j'avais un peu d'argent de côté. C'était à peu près comme 3000 euros maintenant. Je leur ai prêté, puis j'ai dit à Maman : « - Il faut qu'ils me remboursent ». Alors Bon Papa Nice a vendu un joli rubis sur une monture d'or et il m'a remboursée. Je m'en veux beaucoup. Je n'avais pas besoin de leur demander de me rembourser. Ils ont pris ce bijou qui leur restait pour me rembourser. Je l'ai beaucoup regretté ensuite. »

Pourtant, dès qu'ils le peuvent, ils essaient encore d'aider, dans la mesure de leurs moyens. Dans les années 1950, lorsque mamère, habitant alors Nice, est en instance de divorce et manque d'argent, ils l'invitent tous les jours à manger chez eux. Lorsqu'en 1961, je sors de l'hôpital à Nice, après une opération de l'appendicite à laquelle je faillis ne pas survivre, ils m'accueillent chez eux avec ma mère. Bien qu'âgés alors de plus de 80 ans, ils nous cèdent alors leur grand lit, et vont dormir sur un petit sommier de 70 centimètres de large, comme s'il s'agissait d'une chose parfaitement naturelle. Ma mère se souvient : « Mamie Nice te regardait et disait avec une nuance de reproche : « - Mais il est vide, ce petit, il est vide ! Il faut le remplir avec de la nourriture ! » Alors, elle t'a rempli avec de la nourriture. »



Mes arrière-grands parents âgés

Quoique mon arrière-grand-père n'ai jamais été très démonstratif avec moi, il m'aimait tout de même beaucoup. Ma mère se souvient : « tu avais 4 ou 5 ans et tu apprenais à lire un été à la table de la salle à manger de l'appartement de Nice. Bon-papa Nice t'a regardé d'un air attendri, au bord des larmes, et a dit : « - quelle bénédiction de Dieu de voir son arrière-petit fils apprendre à lire ». Fallait-il qu'il soit croyant après ce que Dieu lui avait fait subir !!! »

Je me souviens ensuite d'être allé les voir presque tous les ans, en compagnie de mes grands-parents et de ma mère, jusqu'à l'âge de 12 ans environ. Nous descendions dans un hôtel situé entre la Gare et leur appartement, le Choiseul. Puis, nous allions passer de longues et ennuyeuses journées chez eux. Mon arrière-grand-père, déjà très affaibli par l'âge, n'était pas très communicatif avec moi. Par contre, mon arrière grand mère me traitait avec beaucoup de tendresse, me couvait d'un sourire bienveillant et me préparait de bons gâteaux tunisiens, comme le « Makoud », mélange de viande hachée, d'œuf et de persil.

A l'occasion de l'une des cérémonies en l'honneur de mon grand-oncle Sauveur, vers 1970, un adjoint au maire de Nice avait dit à mon arrière grand-père : « - *Vous vivrez encore longtemps, la ville de Nice veut avoir son centenaire !* » Mais il n'a pas atteint cet âge : il est mort en décembre 1968, à l'âge de 94 ans.

Fabrice Hatem
(d'après les souvenirs de ma mère Renée Hatem)

Annexe : lexique des surnoms familiaux (rédigé du point de vue de Fabrice Hatem)

Bonne-maman, Mamie-Nice : Mon arrière-grand-mère maternelle, grand-mère maternelle de ma mère

Bon-papa Nice, Bon-papa, René Dana : mon arrière-grand-père maternel, grand-père maternel de ma mère

Bon papa Paris, Léon, Papa : mon grand-père maternel

Mathilde, Tildi, tata Tildi : ma grande tante maternelle, tante maternelle de ma mère

Mémé, Maman, Emilie : ma grand-mère maternelle, mère de ma mère

Sam, Tonton Sam, Samuel : mon arrière-grand oncle maternel, grand-oncle maternel de ma mère

Tantine, Huguette : ma tante maternelle

Tata Maya, Maya : ma grande-tante maternelle, tante maternelle de ma mère

Tata Sarah, Sarah : mon arrière-grande tante maternelle, grand-tante maternelle de ma mère

Tonton Sauveur : mon grand oncle maternel, frère de ma grand'mère